

Trattoria Tre Torri





Dans une tristesse épouvantable, me demandant tout à coup ce que vaut ma vie, je laisse le regret profond à Bergame de n'avoir pas pénétré dans la Trattoria Tre Torri alors que nous passions une fois encore par cette délicieuse et tranquille Piazza Mercato Fieno.

J'avais pris de nombreuses photos de l'endroit, des bâtisses en particulier, dont les façades vous retiennent. Et là-bas, dans cette Trattoria où nous aurions pu dîner tranquille, prenant vraiment notre temps tout en humant l'air et l'ambiance de Bergame, il y avait cette jolie blonde qui m'apparaissait m'avoir appelé.

La photo de l'établissement où elle travaille, et dont je crois moi dans ma naïveté et dans mon éternel romantisme qu'elle en est la propriétaire unique, auberge héritée de ses parents, eux-mêmes, enfants et petits enfants d'hôteliers, et ainsi, remontant jusqu'à dix ou vingt générations en arrière, révèle sa présence. Une silhouette floue mais Ô combien troublante. Je l'avais regardée tout au long de notre promenade. Placée à distance, je n'avais pas vraiment pu découvrir son visage. Mais je la savais belle. Physiquement un peu frêle. Ce n'était donc pas une fois encore un beau corps, pleinement étalé dans sa volupté féminine qui m'avait remué. Tout autre chose. Sa simple présence, là surtout, dans cette taverne en somme discrète, où l'on ne voyait que peu de monde et alors même qu'il était midi.

A la voir ainsi devant son établissement, il me semblait qu'elle nous appelait :

- Mais venez donc, mon auberge vous est grande ouverte et vous y mangerez bien.

Mangez, mais pourquoi l'homme ne pense-t-il qu'à son ventre alors qu'il y a tant et tant de choses à voir, tant et tant de choses en plus à imaginer ?

J'attendais bien autre chose. C'est même une nouvelle vie qui se profilait devant moi. J'étais soudain seul pour enfin rentrer. Elle était là, discrète, jolie ainsi que je l'avais devinée, avenante. Elle s'était approchée de moi avec son beau et chaleureux sourire. Elle parlait naturellement toutes les langues, le français en particulier, avec un accent délicieux. Elle l'avait appris à Paris où elle s'était rendue pour achever des études dans l'art. Comment, originaire de Bergame où ses ancêtres vivaient depuis une infinité de générations ainsi qu'on l'a vu, aurait-elle pu faire autre chose ? Les œuvres ici sont innombrables, et parmi les plus belles que l'on puisse voir. La richesse artistique de cette cité est si prodigieuse que la raison en défaille.

Puis elle était rentrée au pays où elle avait pratiqué quelques années avant de reprendre l'établissement de ses parents. Et elle était là aujourd'hui, en face de moi, si tranquille avec son beau sourire, et comme pour une fois la clientèle n'était pas très nombreuse malgré ce beau dimanche, elle n'était pas trop pressée. C'est même la raison pour laquelle on l'avait vue tantôt sur le parvis de la Trattoria comme si elle voulait appeler les rares visiteurs de la place à ne pas négliger son auberge.

Elle était là, si belle, si tranquille. Sa conversation était délicieuse, surtout à cause de son accent. Nous parlions d'art, naturellement, et puis aussi d'architecture. Elle me racontait l'histoire de la place, et puis par prolongation, celle d'une partie de la cité. Passionnant n'est pas le mot. Fascinant. Car l'histoire, dès que s'y mêle la romance, c'est tout autre chose qu'un simple tissu

de connaissances diverses, c'est la pénétration par l'esprit du passé tout entier de l'humanité, c'est la prolongation de son être si fragile, la preuve, mes désespoirs présents, dans l'autrefois de l'homme, c'est la multiplication d'une seule existence, fugitive, insignifiante, en mille autres que l'on apprendrait à connaître.

D'autres personnes assuraient le service. Elle s'assit à ma table. Elle me montra des livres exceptionnels sur sa ville, de ceux que je n'avais vu nulle part ailleurs, surtout ceux-là qui montraient la vie ancienne dans sa variété, dans son humanité, avec ces travailleurs de l'ombre qui sont les vrais constructeurs de la cité, ceux qui la gardent debout et la font vivre. On vit dans un appartement situé dans le haut de l'une de ces maisons dont les façades semblent aller jusqu'au ciel. Le confort en est absent, les conditions d'hygiène déplorables. Et puis le jour on travaille au niveau de la rue, dans un atelier quelconque, à des activités qui sont de livrer ou de déplacer des marchandises, et cela parmi une foule toujours dense où chacun va ses affaires et son destin.

J'étais fasciné. Je la regardai. Elle avait revêtu un simple t-shirt blanc et mis un pantalon noir. Elle était parfaitement blonde. Mais une beauté en somme discrète. En tomber amoureux ? C'était déjà fait. Il me semblait la connaître de toujours, et que les deux ensemble, à jamais, nous pourrions aller vers un avenir brillant. Je l'aiderais dans la tenue de sa boutique en laquelle nous vivrions sous le toit, dans l'appartement qu'elle avait réservé. Il n'y avait aucun balcon, les fenêtres principales donnaient sur la petite ruelle par laquelle j'étais arrivé à la Piazza Mercato Fieno, d'autres enfin se trouvaient au nord, ce qui rendait l'appartement un peu sombre. Mais enfin, il y a cette fenêtre ouverte sur la place et de laquelle le soir parfois, ouverte, nous pourrions voir et admirer l'animation discrète de l'endroit.

D'une autre vie. Toute différente. Oubliée à jamais l'ancienne. Qu'on ne m'en parle plus, jamais. Plus ouverte. Une existence d'homme. Qui aime. Qui comprend. Qui aide. Qui tente de percer cette vie d'ici qu'il y a quelques jours il ne connaissait pas. Qu'il n'imaginait même pas. Sa vie à lui, là-bas, elle lui apparaissait pleine et entière, non pas parfaite, mais viable. Elle ne lui était désormais plus rien. Seule pouvait compter celle-ci. Avec elle. Elle souriait encore et toujours. Elle lui expliquait. Elle lui parlait de ses projets. Car si elle s'intéressait naturellement à la restauration, elle n'en négligerait pas pour autant l'art. Elle faisait toujours des recherches. Elle préparait un livre. Que dis-je, toute une série, consacrée exclusivement à sa cité et à ses grands hommes. Ce serait plus systématique, lui aurait-elle dit. Vous savez, des livres sur notre ville, il en existe des centaines, voire des milliers. Mais toujours ils sont consacrés à tel ou tel sujet. Il n'y a pas encore une suite véritable. C'est ce qu'elle se proposait de faire avec la collaboration d'une dizaine d'universitaires du coin qu'elle rencontrait fréquemment dans l'un ou l'autre des lieux publics de la cité.

Je les jalousais de la fréquenter. Elle allait m'échapper. J'étais autre, naturellement. Je méritais qu'elle s'intéresse à moi, qu'elle accepte qu'avec elle je puisse la faire et la remplir, cette nouvelle vie. Nous serions heureux !

Nous serions heureux car nous nagerions dans un passé immense, plus de mille ans, que dis-je, plusieurs millénaires si l'on prend les premiers éléments d'une histoire aussi vieille que le monde, et dans une production artistique sans équivalence.

Je la regardai une fois encore. Elle était réellement belle, avec de grands yeux gris, une bouche pleine et voluptueuse qui découvrait des dents d'une blancheur éclatante. Elle avait le visage long et délicat, un peu pâle. Elle vous fixait, comme si elle cherchait en vous une protection, une compréhension. On la devinait fragile quelque part, un peu en marge d'une humanité qui l'aurait blessée par sa dureté tandis qu'elle juge sans cesse et vous méprise parce que vous n'êtes pas tout à fait comme les autres. Enfin, il y avait en elle un puits sans fonds d'interrogations diverses, de blessures anciennes, alors même qu'il semblait que la vie aurait du lui être toute favorable. Ainsi la regarder certes était un plaisir, immense, mais en même temps cela vous renvoyait à vous-même qui aviez vous aussi cette fragilité et dont la situation en ce monde n'était jamais ce qu'elle aurait pu être. Limpide, lumineuse, enthousiaste. Il y avait toujours quelque chose.

Et c'est pourquoi il m'apparaissait qu'à nous deux nous aurions mieux pu lutter contre ces forces négatives, qu'à nous deux nous nous composerions désormais une existence plus équilibrée, que nous pourrions enfin voir le jour se lever sans crainte qu'aussitôt le ciel ne nous tombe sur la tête.

Physiquement, elle avait la même fragilité que découvrait son visage. Longue silhouette, seins petits, mais une grâce émouvante quand elle se levait pour aller donner quelque recommandation aux personnes de service à la suite d'un problème quelconque. Elle marchait d'une manière légère. Elle n'élevait jamais la voix. Celle-ci, elle l'avait douce, presque voluptueuse. Et quand elle parlait français, elle l'était plus encore, à cause du léger accent que deux ans à Paris n'avait pas su estomper. Mais c'était mieux ainsi. Elle n'avait aucunement à trahir ses origines. Elle était d'ici et non de là-bas. Bergame était sa ville où véritablement elle était à l'aise et dont elle connaissait l'histoire sur le bout des doigts. On eut même dit qu'elle en savait tout, qu'elle avait connu personnellement chacun des habitants qui l'avaient habitée. Qu'elle aurait pu en parler des jours et des jours sans même avoir à connaître une seule fois un blanc quelconque.

Je vis ses mains qu'elle avait délicates. On devait le reconnaître, elle ne les avait pas usées dans des travaux de force, ni même dans les activités ordinaires du ménage. Les mains d'une intellectuelles, raffinées et dont la peau devait être extraordinairement douce. J'aurais tellement voulu toucher ses mains, les prendre dans les miennes. Oui, mettre au moins une main dans sa main. En sentir le doux et le chaud. Et puis aussi j'aurais tellement aimé à mettre mes

lèvres sur ses lèvres. Y cueillir cette vie fragile, y voler ce sourire doux et nostalgique.

Ce n'était pas une attirance purement physique, je le comprenais mieux au fur et à mesure que sa présence se faisait plus solide, presque définitive, pouvais-je croire. C'était plus que cela. Tout son être, son être profond, vrai, délicat, un peu triste par moment encore que cet état lui passait par la chaleur de sa conversation, me demandait d'aller vers elle. Il n'y avait plus qu'elle. Le reste, les clients, et même les lieux où nous nous trouvions, n'existait plus. Elle, dans son ineffable beauté, dans ce que celle-ci avait d'éternel, dans ce qu'elle semblait vouloir rester à jamais. Car c'était ce type de femme qui, s'il vieillit lui aussi, ne perd pas son charme qui va bien au-delà d'une simple beauté dont les traits peu à peu s'affaibliraient, ou même se durciraient pour ne plus laisser que ces visages défraîchis, presque parcheminés, et quelque part déçus. Elle survivrait à cette dégradation. Elle me survivrait aussi qui ne pourrais garder une beauté que je ne possède pas, avec ce visage que j'estime souvent enlaidi par un sourire qui serait vite un rictus. Ce qu'elle semblait ne pas voir. Bénie soit-elle qui m'acceptait tel que je me trouve, et ne paraissait nullement encline à me juger pour bientôt me démolir, considérations qui jusque là m'avaient toujours démonté à mes propres yeux. Non, celle-là, enfin, allait me redonner confiance en la vie et faire que je n'aurais plus à rougir le matin en me regardant dans le miroir. Elle allait me valoriser. Me transcender. J'allais renaître en un homme nouveau.

Et ainsi, les deux, nous la trouverions, cette nouvelle vie que nous semblions tous les deux rechercher.

En réalité elle était là-bas, devant son restaurant, discrète. Elle semblait vouloir me regarder, alors que c'est presque certain, il ne devait s'agir que d'un ennui qu'elle noyait en faisant deux pas dehors !

